

6.

VOYAGE

AGRICOLE

EN

ANGLETERRE.

---

SEPTEMBRE 1877.

---

GAND,

IMPRIMERIE DE EUG. VANDERHAEGHEN,

Rue des Champs, 66.

---

MDCCCLXXVIII.



**VOYAGE AGRICOLE.**







Gand, Lith. Florimond Van Loo.

The. Booth  
Warby  
7<sup>th</sup> Sep (1877)

VOYAGE  
AGRICOLE

EN

ANGLETERRE.

SEPTEMBRE 1877.

GAND,

IMPRIMERIE DE EUG. VANDERHAEGHEN,

Rue des Champs, 66.

MDCCCLXXVIII.

185518 51617





## VOYAGE AGRICOLE EN ANGLETERRE.

---

Le Conseil Provincial de la Flandre Orientale venait de décider, dans sa séance du 17 juillet 1877, que l'introduction de la race bovine de Durham dans la province n'offrait aucune utilité et que l'administration provinciale ne consacrerait plus désormais aucune somme à l'achat de taureaux de cette race. L'honorable rapporteur de la deuxième commission du Conseil Provincial s'était particulièrement appuyé sur une brochure publiée par M. le Président de la commission provinciale d'agriculture de la Flandre Orientale, dans laquelle celui-ci condamnait d'une manière catégorique le croisement de la race bovine de Durham avec nos vaches indigènes.

M. le Président de la commission provinciale d'agriculture affirmait dans cette brochure, qu'en Angleterre, *la race de Durham ne se soutient que par une nourriture abondante de tourteaux de farine, d'orge et d'avoine; que les plus beaux produits, mâles et femelles, de 18 mois à 2 ans, placés dans de riches herbages reçoivent encore*

*leur ration d'avoine; que la race de Durham est considérée comme une machine productive de graisse et de viande, quelle n'a aucune aptitude à donner du lait, à tel point, qu'on y rencontre des mères qui ne peuvent nourrir leurs veaux. Enfin, que les bêtes de Durham étaient des TONNES vides, des bêtes soufflées, chargées de graisse à l'extérieur, dont la viande était bien inférieure, comme qualité, à celle des bêtes de notre race indigène.*

Nous avons adressé un exemplaire de cette brochure à M. Jenkins, secrétaire de la Société royale d'agriculture de l'Angleterre, le priant de vouloir bien nous faire connaître son avis.

M. Jenkins nous répondit que les shorthorns n'avaient jamais été plus appréciés en Angleterre que dans ces derniers temps. Sans doute, disait-il, leur grand mérite consiste dans une maturité précocité; un shorthorn peut être livré à la boucherie à l'âge de deux ans, tandis qu'une bête de race hollandaise n'est pas en état d'être abattue avant quatre ans. La qualité de la viande des Durhams ne peut être surpassée par celle d'aucune autre race. Il est vrai qu'on tient plus en Angleterre à la production de la viande qu'à la production du lait; mais il y a d'excellentes vaches laitières parmi les vaches de Durham. M. Jenkins nous engagea vivement à venir en Angleterre avec quelques-uns de nos amis, nous présenta l'itinéraire d'un voyage agricole chez les principaux éleveurs et termina sa lettre en nous disant : « quand vous

viendrez en Angleterre pour faire le voyage agricole dont l'itinéraire ci-joint, vous serez convaincus que les vaches de cette race n'ont rien à envier aux vaches des meilleures races laitières du continent. »

La proposition de M. Jenkins était séduisante; nous communiquâmes sa lettre à quelques uns de nos amis, le voyage fut arrêté; il fut décidé que l'on suivrait ponctuellement l'itinéraire tracé par M. Jenkins.

Une douzaine de voyageurs parmi lesquels nous citerons outre le président et le secrétaire de la Société agricole de la Flandre Orientale, MM. le Baron Favereau, vice-président de la Société agricole de l'Est; O. De Kerchove de Denterghem, président de la section agricole de Saffelaere; Eugène Lippens, membre de la commission d'expertise des étalons; docteur Hulin; Jules Van Loo, membre du Conseil Provincial; Aug. Lippens; An. Claus traversèrent le détroit le 1<sup>er</sup> septembre pour faire une des excursions les plus intéressantes qu'il soit possible d'imaginer au point de vue agricole.

Après avoir passé la journée du dimanche à Londres, nous étions tous réunis, le lundi, 3 septembre, à six heures du matin, à la station de *Waterloo-street* pour prendre le train qui devait nous conduire à Downham; à neuf heures nous montions dans les voitures de monsieur Aylmer pour nous rendre à sa ferme, située dans le West Dereham. Nous étions en plein Norfolk, après

avoir traversé les villes de Cambridge et de Ely.

La ferme de M. Aylmer est d'une contenance d'environ sept cents hectares. Son bétail se compose d'une quarantaine de chevaux, cent soixante-dix bêtes à cornes, et neuf cent à mille moutons. Malgré une pluie torrentielle qui s'est prolongée pendant toute la journée, nous avons pu parcourir les prairies de ce vaste domaine pour admirer le bétail qui s'y trouvait et que l'on ne rentre pas même dans les temps les plus rigoureux de l'hiver. En l'absence de M. Aylmer nous avons été reçu par son chef de culture, M. C. Wallis, qui s'est mis à notre disposition avec le plus vif empressement et qui s'est fait un plaisir de répondre à toutes les demandes que nous lui avons adressées. M. Aylmer s'occupe spécialement de la production des animaux destinés à la boucherie. Ses bêtes à cornes ont un pédigré tout aussi important que le bétail des premiers éleveurs de shorthorns de l'Angleterre; elles obtiennent de fort belles distinctions dans les grands concours de la société royale d'agriculture de l'Angleterre. M. Wallis nous a fait observer de prime abord que dans les shorthorns il y avait deux variétés bien distinctes que les Anglais ne confondaient jamais, la variété pour la production de la viande et la variété pour la production du lait, que l'une et l'autre avaient des généalogies différentes et qu'on n'admettait jamais pour les saillies d'une bonne vache laitière les taureaux qui sont destinés à la variété productive de viande.

M. Aylmer a une grande partie de sa ferme, plus de 300 hectares, en prairies. Ces prairies sont traitées sans parcimonie par le nitrate de soude et le superphosphate de chaux. Aussi la végétation était-elle des plus vigoureuses et bien souvent nous avons, en les parcourant, de l'herbe jusqu'aux genoux. Les vaches ne reçoivent pas d'autre nourriture, et en hiver ou après le velage on y ajoute environ trois kilogrammes de tourteaux de coton. Toutes ces vaches étant destinées à reproduire des animaux de grande valeur, on ne les laisse jamais traire; le veau, qu'on laisse toujours en liberté, reste auprès de sa mère; il ne tète que deux fois par jour matin et soir jusqu'à l'âge de quatre mois. On le nourrit au surplus avec de l'herbe, un peu de foin et des tourteaux de coton. Quoique la variété de shorthorns, tenue par M. Aylmer, appartienne exclusivement à celle destinée à la production de la viande, il arrive fort souvent qu'une vache donne une quantité de lait bien supérieure à celle que le veau peut consommer, tandis qu'il ne lui est jamais arrivé de rencontrer une vache dont le lait ne suffise amplement à la nourriture de son produit.

M. Aylmer, sans s'appliquer spécialement à l'élève du cheval, avait cependant dans ses écuries des chevaux de labour et de gros trait de grande valeur. En nous rendant à la ferme, nous avons rencontré sur la route un de ses jeunes étalons de dix huit mois que les connaisseurs qui se trouvaient parmi nous appréciaient hautement.

Cet animal était inscrit pour le grand concours du comté et M. Wallis nous dit qu'il était presque certain qu'il y remporterait le premier prix. D'après lui, M. Aylmer ne consentirait pas à vendre cet animal lui en offrit-on quinze mille francs. Du reste, ces prix n'ont plus rien d'étonnant, quand on saura que M. Aylmer vend de jeunes taureaux de douze mois, provenant de ses meilleures vaches, à cinq mille francs par tête. Nous avons vu entr'autres sa vache *Countess*, née en septembre 1870, pour laquelle on lui avait offert 600 guinées, soit plus de quinze mille francs, au grand concours d'Angleterre de 1876. Deux jeunes taureaux provenant de *Mistress Mary* avaient été vendus 300 guinées, environ sept mille cinq cents francs par tête.

M. Aylmer ne s'occupe pas seulement de l'élève des chevaux et des bêtes à cornes, il est aussi un éleveur habile de moutons et de porcs. Il y a toujours dans ses prairies de neuf cent à mille moutons appartenant à une race à longue laine, du Lincolnshire. Il tient ordinairement deux ventes de béliers par an. Dans chacune de ces ventes qui sont très suivies et auxquelles se rendent des étrangers de tous les pays, il aliène de cent à cent vingt béliers. Le prix moyen des ventes des deux dernières années a été de vingt livres ou cinq cents francs par tête. Dans une autre séance publique il loue pour les mois de septembre, octobre et novembre un grand nombre de béliers pour faire le service de la monte. Nous avons trouvé dans une

prairie cent quatre vingt béliers qui portaient tous un numéro sur l'oreille; ils avaient été adjugés la semaine précédente pour la saison prochaine de la monte et on allait les diriger vers *des contrées plus ou moins éloignées*. Il y en avait pour la France, pour le Wurtemberg, voire même pour l'Amérique. Le prix moyen de location est de trois livres, quelques-uns avaient été loués à 150 francs. Les moutons sont nourris en hiver de racines et de tourteaux. Les turneps après froment et demie fumure produisent jusqu'à 40,000 kilogrammes par acre ou 45 ares.

M. Aylmer possède une race de porcs très estimée en Angleterre et que l'on préfère aujourd'hui à toutes les races que nous avons eu l'occasion d'apprécier jusqu'ici. Il la désigne sous le nom de race du prince conjoint. La taille est moyenne, mais la tête et les pattes sont réduites à leur plus simple expression. Le muffle est tout-à-fait comprimé et ne fait presque plus saillie. La précocité de ces animaux est merveilleuse. Nous avons vu un animal de cette race à peine âgé de sept mois qui devait peser au moins deux cents kilogrammes et ne formait plus qu'une immense pelotte de graisse et de chair, sur laquelle on découvrait à peine la tête et les pattes. M. Aylmer avait dans ce moment plus de quarante gorettes de la même race, nous en avons acheté quelques couples qui arriveront sous peu en Belgique. Nous nous sommes demandé comment il se faisait que cette race ne fût pas connue en Belgique, et nous

ne nous expliquons pas pourquoi, quand de tous côtés on cherche des animaux de choix dans l'espèce porcine, les établissements publics, créés en vue des intérêts agricoles, n'aient pas songé à en essayer l'importation chez nous.

Après quatre heures de marche, par une pluie battante dont nous nous apercevions à peine, tant nous nous intéressions à tout ce qui nous passait sous les yeux, M. Wallis nous a présenté à Madame Aylmer et à sa fille qui nous ont gracieusement accueillis.

Il était près de cinq heures quand il nous fallut nous séparer de nos hôtes pour reprendre le train à Downham, qui, en passant par la jolie ville de Peterborough, nous conduisit à Leicester où nous arrivâmes à neuf heures 50 minutes du soir.

Leicester, ville principale du comté de Leicestershire, n'offre rien de bien particulier. On y trouve les ruines d'un château construit autrefois par Guillaume I pour son fils Robert et qui fut en partie détruit par Guillaume II.

Le lendemain, mardi 4 septembre, nous reprîmes le chemin de fer à 9-30 et arrivâmes à Uttoxeter à 12-08, où M. W. Carrington nous attendait à notre arrivée.

M. Carrington habite une ancienne abbaye, Croxden abbey, à deux milles de la station. Ici nous fûmes en plein dans la production des vaches laitières de Durham. La ferme de M. Carrington a une étendue de 300 hectares, dont 200 hectares en prairies, qui nourrissent, indépendam-



ment des chevaux et des porcs, 119 vaches laitières, presque autant de veaux et de genisses, et un troupeau de cinq cents moutons constamment à l'engrais.

M. Carrington s'applique spécialement à la fabrication du fromage, c'est dire assez qu'il cherche à tenir les meilleures vaches laitières. Ces animaux ont une conformation toute différente de celle des shorthorns de M. Aylmer; chez celui-ci tout est sacrifié à la production de la graisse et de la chair sur les épaules, le dos et les hanches; chez le premier, au contraire, on se préoccupe particulièrement du développement des veines lactifères, du pis et de l'écusson. A voir ces belles vaches on les prendrait pour des vaches hollandaises si elles n'avaient pas un développement plus étendu aux hanches et ne se trouvaient pas toujours dans un état d'embonpoint qui passe en peu de temps à l'obésité complète du moment que la production de lait vient à cesser.

D'après M. Carrington, les bonnes vaches, après velage, donnent jusqu'à sept gallons de lait par jour (31  $\frac{1}{2}$  litres); mais il faut considérer cette production comme exceptionnelle. La production ordinaire est de 5 à 6 galons (22 à 27 litres), celle-ci se prolonge à peu près pendant trois mois pour descendre ensuite à 20 litres jusqu'à neuf mois. Ces animaux sont d'une précocité extraordinaire. Un jeune bœuf d'un an à seize mois, bien nourri, acquiert généralement le poids de cinq à six cents kilogr.; les genisses reçoivent le taureau

à l'âge de 14 ou 15 mois. M. Carrington calcule qu'il a besoin de douze litres de lait pour un demi kil. de beurre. D'après cet intelligent cultivateur le fourrage exerce sans aucun doute une influence sur la concentration du lait, mais il nie formellement que cette influence soit si sensible qu'on le croit. Ce sont les caractères particuliers de la race qui ont une influence capitale sur la composition du lait. Veut-on obtenir un lait riche c'est bien plus l'individualité et la race qu'il faut considérer que s'il s'agit de la quantité de lait; le fourrage joue, quant à la qualité, un rôle tout-à-fait secondaire. Si, ce que tendent à établir quelques observateurs, le régime auquel on soumet un animal, peut tantôt provoquer, tantôt entraver l'activité de la glande mammaire, il est néanmoins certain, toujours d'après M. Carrington, que les changements de composition du lait sont pour ainsi dire imperceptibles, si on les compare à la part d'influence due à l'aptitude naturelle de l'animal et à la race à laquelle il appartient. M. Carrington pense que la race laitière de Durham est la meilleure qu'on connaisse. Il visitait, il y a quelques années, toutes les fermes reconnues pour avoir de bonnes vaches laitières et y achetait des veaux à de très grands prix. Aujourd'hui il élève tous les veaux de ses propres vaches, retient les meilleurs pour ses étables et vend les autres après les avoir poussés à l'engraissement jusqu'à dix mois. Ils pèsent alors environ cinq cents kilogr. Ici comme dans toutes les fermes que nous avons

visitées, le bétail reste sur les prairies pendant toute l'année. Dans les temps les plus rigoureux on le fait rentrer sous des hangars et on lui donne du foin et quelque paille. A l'âge de huit ans les vaches sont rébutées et alors en trois mois elles arrivent à un état d'engraissement très prononcé et sont vendues au marché de Londres. Pour renouveler le sang de son bétail M. Carrington achète chaque année quatre taureaux qu'il cherche à trouver chez les éleveurs les plus célèbres pour la production des shorthorns bonnes laitières. Il doit payer aujourd'hui de 50 à 60 guinées pour un jeune taureau d'une année.

En été, comme nous l'avons déjà dit, M. Carrington se livre particulièrement à la fabrication du fromage et produit chaque année de vingt cinq à trente mille kilogrammes de ce célèbre fromage de Chester qui est si hautement apprécié en Angleterre et à l'étranger. En hiver, M. Carrington expédie le lait de ses vaches à Londres, pendant la nuit, pour y être vendu le lendemain en nature. Le produit net est de neuf à dix pences par gallon, soit environ 20 centimes par litre.

Nous avons passé trois heures à la ferme lorsque M. Carrington nous présenta à sa dame entourée de ses jeunes enfants. La conversation se prolongea tout en visitant sa laiterie et sa fromagerie et ne fut pas moins intéressante que dans la ferme. A cinq heures il fallut partir pour suivre rigoureusement le programme qui nous avait été tracé par l'intelligent secrétaire de la

Société royale d'agriculture, M. Jenkins, qu'à notre grand regret nous n'avions pas rencontré à Londres; il avait été obligé de se rendre à Liverpool pour une exposition agricole.

En quittant Uttoxeter par le Midland railway on traverse un pays qui vous rappelle la Suisse par la beauté du paysage. Matlock-bath située dans la vallée de Matlock, Bakervell, Stoney, Middleton sont de charmants petits villages dont les eaux minérales ont une grande réputation dans le Nord de l'Angleterre. Nous touchons à Derby pour arriver bientôt à Buxton où nous avons vingt minutes à attendre. Quelques personnes qui avaient fait route avec nous depuis Derby voulaient nous faire voir les magnifiques bâtiments connus sous le nom de *Crescent*, élevés par un ancêtre du duc de Devonshire et qui avaient coûté trois millions de francs; mais nos heures étaient comptées, nous n'avions pas de temps à perdre, il fallut reprendre le train qui devait nous mener à huit heures du soir à Manchester. A cette heure la grande cité industrielle de l'Angleterre était aussi animée que Londres, et nous eûmes toute la peine du monde à traverser avec nos *cabs* cette suite innombrable de voitures et arriver sur la grande place, à l'hôtel de *Queen'shead*, où nos chambres avaient été retenues. Nous y trouvâmes une lettre aux armes de Lord Ellesmere. C'était son intendant général, le capitaine Heaton, qui nous informait, que le comte Ellesmere avait été obligé, à son grand

regret, de s'absenter, mais qu'il avait reçu ordre de nous recevoir en son nom et qu'il se mettait à notre disposition pendant toute la journée du lendemain.

Le mercredi, 5 septembre, à neuf heures du matin, nous traversions Manchester pour nous rendre à Worsley, dans le domaine du Comte Ellesmere, à une distance de six milles de la ville.

Le Comte Ellesmere n'a que vingt sept ans; il possède la plus belle collection de chevaux, de bêtes à cornes et de porcs qu'il soit possible de trouver en Angleterre. Depuis dix heures du matin jusqu'à cinq heures du soir nous avons vu sur ce domaine de plus de sept cents hectares des chevaux de course sans nombre, les plus beaux étalons de labour et de gros trait qu'on puisse imaginer, plus de cent têtes de gros bétail pour la production du lait et des porcs de la race dont nous avons déjà parlé, en quantité si considérable, que chaque année le noble lord en fait une vente dont le catalogue, publié dans plusieurs langues, attire à Worsley des milliers d'étrangers. Les porcs du domaine de Worsley ont une réputation extraordinaire. Nous n'avons, en effet, jamais rien vu de plus beau et de plus parfait pour la production de la graisse et de la viande. Le capitaine Heaton nous a remis le catalogue de la vente qui devait avoir lieu à Worsley Hall le 20 septembre 1877. Nous y trouvons indiqués avec leur généalogie depuis plus de dix ans cent

trente deux gorets de deux à trois mois qui se vendent d'ordinaire de cinq à six livres (125 à 150 francs pièce). Nous avons acheté plusieurs exemplaires de ces précieux animaux laissant au Capitaine Heaton le soin de faire un bon choix. Les chevaux de labour et de gros trait forment la spécialité du Comte Ellesmere et donnent une grande réputation à sa ferme.

L'élevage du cheval de gros trait (heavy horse) constitue le but principal de l'établissement.

La population chevaline de la ferme se compose de :

70 Chevaux de trait, dont :

50 pour le charriage (Dray horses),

20 pour la ferme (agricultural horses).

20 de demi sang.

20 de pur sang.

Tous les chevaux, à l'exception des étalons de service, sont en prairie durant la saison d'été ou employés au service agricole. A la ferme, tous sont logés dans des boxes séparés, de 4 mètres de long sur autant de largeur. Ces écuries, réparties par séries dans les diverses parties de la ferme, sont pour la plupart en bois ou en briques et couvertes d'ardoises. Pour les poulinières suitées, il se trouve contigu au boxe un espace à ciel ouvert (paddock), garni de paille, où elles entrent et sortent à volonté.

Les étalons tenus en boxes sont exercés tous les jours au pas pendant deux heures, à la main.

Comme on n'y élève que des chevaux d'élite

destinés à la reproduction, on écarte tous ceux qu'une déféctuosité rendrait impropre à ce service. Aussitôt qu'une tare ou un défaut est remarqué, le cheval est reformé et vendu pour le commerce.

Le but est donc la production du cheval gros trait connu sous le nom de cheval du Norfolk. Ce grand et fort cheval aux formes athlétiques, joignant le poids à une grande puissance musculaire, mesure de 1<sup>m</sup> 65<sup>c</sup> à 1<sup>m</sup> 75 et plus de hauteur. Il a le garot bien sorti, le dos court et droit. Le rein fortement attaché est légèrement bombé; la croupe est longue et arrondie; la queue forte et placée haut; les muscles fessiers très-développés et puissants. La pointe du jarret (os calcaneum) très-proéminente au point de faire croire à un œil peu attentif, à l'existence d'un capelet naissant; cet os, par la saillie qu'il offre, présente une grande étendue à l'insertion du tendon et en augmente considérablement la puissance. L'épaule (omoplate) chez le cheval d'attelage (drought horse), dont nous ferons connaître la distinction d'avec le cheval de ferme, est oblique et longue, couverte de muscles puissants faisant saillie surtout à sa partie inférieure et antérieure, ce qui donne une largeur considérable au poitrail, largeur que nous trouverions peut-être un peu exagérée, mais qui est très estimée chez les éleveurs anglais : nous en avons mesuré d'environ 66 centimètres (26 inches) d'une pointe de l'épaule à l'autre. L'avant-bras est long et très large, présentant des saillies musculaires en ronde bosse. Les genoux plats et larges

offrant chez quelques individus d'élite jusqu'à 42 centimètres (16  $\frac{1}{2}$  inches) de circonférence. Les canons sont courts et ronds laissant une dépression marquée entr'eux et le tendon qui est très développé et fortement attaché. Le pied est généralement bien fait et en rapport avec le volume du corps. Nous avons cependant été à même de remarquer chez quelques reproducteurs un léger manque de corne. L'encolure est droite, ferme et assez longue, sans exagération de largeur et garnie d'une crinière épaisse, ni soyeuse ni trop grosse de crins. La tête est longue et légèrement busquée, ce qui nuit un peu à la beauté de l'ensemble, mais comme elle est bien attachée, elle n'enlève rien au cachet de distinction que présente le gros cheval de Norfolk.

La robe de ces chevaux est généralement baie claire et baie marron; la robe noire plus rare est préférée par quelques grands établissements comme marque de distinction; la robe grise est plus rare encore, mais peu recherchée. Nous n'avons eu l'occasion, dans l'écurie du comte Ellesmere, que d'en voir un seul exemplaire, une pouliche grise de 2 ans. On rencontre des balsanes chez la plupart des chevaux, indifféremment aux jambes de devant ou de derrière. Les jambes et les pieds chez tous sont garnis de poils longs et soyeux, qui pour les membres antérieurs remontent jusqu'aux plis du genou et pour les jambes postérieures jusque vers le milieu du tendon, recouvrant la couronne et la partie supérieure du pied. Cette dis-



position, qui est loin d'être considérée chez nous comme une marque de distinction est très appréciée en Angleterre. Ces chevaux présentent généralement une large lisse au chanfrein qui prend naissance vers le milieu du front et se prolonge jusqu'au bas de la lèvre antérieure, particularité qu'on désigne vulgairement par l'expression de *boire dans son blanc*. Quant aux allures, ajoutons que tous les chevaux qui nous ont été présentés se distinguaient par la régularité de leurs mouvements; la cadence et la légèreté du trot étaient remarquables.

Les chevaux de forte race de cette partie de l'Angleterre se subdivisent, comme nous l'avons dit plus haut, en deux sous ordres qui sont distincts entr'eux par quelques modifications dans l'ossature. Le premier de ces sous-ordres constitue le cheval de charriage (*Dray horse*), ce cheval d'attelage qui frappe le regard de tous ceux qui ont visité Londres. Ces immenses chevaux attelés aux lourdes voitures de charges, et camions, sont employés par les grandes brasseries au charriage de la bière, etc. C'est le cheval dont nous venons de donner la description. L'autre sous-ordre constitue le cheval de labour proprement dit, le cheval de ferme (*agricultural horse*). Il se distingue du premier en ce qu'il a l'épaule plus droite, ce qui donne à l'encolure un aspect plus court, et plus épais; d'autre part l'avant bras est plus court, par conséquent le canon plus long et le genou placé plus haut, ce qui apporte égale-

ment une modification à la marche et au trot. Pour le reste la conformation diffère peu du premier. Les éleveurs anglais qui, généralement sont très scrupuleux sur la pureté de leurs races, attachent un grand prix à cette distinction et veillent avec le plus grand soin à ce qu'aucun croisement ne s'opère entre ces deux catégories.

Nous allons maintenant passer sommairement en revue quelque sujets, que grâce à l'extrême obligeance de M. le capitaine Heaton nous avons été à même d'apprécier.

Nous commencerons par la forte race des chevaux du Norfolk, nous dirons ensuite quelques mots sur les chevaux de pur sang. Quant aux chevaux de demi sang nous avons le grand regret de devoir dire que le manque de temps et la grande distance à laquelle ils se trouvaient nous a empêchés de les voir.

*Pouliches* de gros trait (heavy horse).

Une pouliche de 2 ans, robe grise, taille 1<sup>m</sup>65, conformation irréprochable, pieds sans reproches, modèle séduisant, joint à cela un pas et un trot des plus réguliers, cadencé et léger comme celui d'un cheval de luxe. Ce magnifique animal appartient à la catégorie des chevaux d'attelage.

1<sup>r</sup> prix du Cambridgeshire.

Une pouliche de deux ans, bai clair, 2 bal-sanes, lisse en tête, 1<sup>m</sup>60, belle et forte pouliche.

1<sup>r</sup> prix du Norfolkshire:

Une pouliche de 2 ans, bai, 1<sup>m</sup>62, magnifique et forte pouliche, fille de *Young Samson*.

1<sup>r</sup> prix à la grande exposition du Northumberland.

Une pouliche de 2 ans, bai marron, 2 balsanes, lisse en tête, belle pouliche malgré le léger empâtement au jarret.

Une pouliche de 3 ans, bai marron, 2 balsanes, tête un peu busquée, forte lisse au chanfrein, épaule demi-oblique (cheval d'agriculture), superbe bête.

1<sup>r</sup> prix de Liverpool, 1<sup>m</sup>65 de taille.

Une pouliche de 3 ans, bai clair, 2 balsanes, lisse en tête, 1<sup>m</sup>70, belle bête.

1<sup>r</sup> prix de Liverpool.

*Poulinières.*

Une poulinière de 6 ans, baie, 4 balsanes, lisse large en tête, 1<sup>m</sup>65. Membres d'un force extraordinaire, croupe longue arrondie, garrot bien sorti, épaule demi-oblique (cheval de ferme), ligne supérieure irréprochable, fessiers des plus puissants, jarrets secs et larges, poitrail très développé, membres antérieurs larges, muscles, genoux plats et larges, aplombs superbes. Elle est suivie d'un poulain de 2 mois marqué comme la mère. C'est la poulinière la plus remarquable connue dans le pays.

1<sup>r</sup> Prix d'Angleterre.

Le Comte d'Ellesmere l'acheta à 6 mois pour le prix de 200 guinées. Elle n'est pas à vendre.

*Clydesdale-mare*, poulinière de 8 ans, cheval d'attelage (dray horse) 1<sup>m</sup>68, bai, 2 balsanes, épaule longue et oblique, garrot bien sorti,

aplombs et mouvements irréprochables, suitée d'un poulain de 4 mois.

5 fois le 1<sup>r</sup> prix aux *Royal Shires*.

Poulinière de 5 ans, 1<sup>m</sup>75, cheval d'agriculture, bai clair, 2 balsanes et lisse en tête, beaux pieds, charpente puissante, grande largeur dans toutes ses proportions, croupe longue et arrondie. Elle trotte admirablement.

1<sup>r</sup> prix de Badford ;

1<sup>r</sup> » de Tauton ;

1<sup>r</sup> » de Birmingham ;

1<sup>r</sup> » de Liverpool,

toutes expositions royales d'agriculture.

*Étalons, poulains.*

*Poulain* de 1 an, cheval d'agriculture, 1<sup>m</sup>52 bai clair, 3 balsanes, lisse au chanfrein qui est un peu busqué, cheval de grand avenir.

Poulain de 1 an, cheval d'attelage, bai clair, 3 balsanes, boit dans son blanc, chanfrein busqué, tête bien attachée, taille 1<sup>m</sup>55, poulain fort développé, ossature puissante, membres larges, la circonférence de son genou mesure 42 centimètres (16 1/2 inches) son trot léger et haut est nettement cadencé. Poulain superbe.

1<sup>r</sup> Prix de Cambridshire ;

1<sup>r</sup> Prix de Liverpool.

Poulain de 1 an bai clair — beau produit.

Poulain de 2 ans, cheval d'agriculture, 1<sup>m</sup>70, noir avec 3 petites balsanes, lisse au chanfrein. Fort poulain aux larges et belles proportions, beaux mouvements au pas et au trot.

1<sup>r</sup> Prix à la grande exposition nationale.

Poulain de 2 ans, bai clair, 3 balsanes et lisse en tête qui est très bien attachée, beau poulain, très développé.

3<sup>e</sup> Prix de Liverpool.

Poulain de 2 ans (chev. d'agriculture), bai clair, 2 balsanes, très beau poulain, laisse quelque chose à désirer aux talons des pieds de devant.

1<sup>r</sup> Prix de Lincoln.

*Samson the second* (chev. d'agriculture), 2 ans, alean, 4 balsanes, superbe modèle digne de son père.

Médaille de 1<sup>re</sup> classe.

*Young Wagonner* (cheval d'attelage), 3 ans, bai, fort, splendidement développé.

1<sup>r</sup> Prix à l'exposition royale de Birmingham.

*Étalons.*

*Pride of the shires* (chev. d'attelage), 5 ans, bai clair, 2 balsanes derrière, gros et fort cheval croupe longue et arrondie, garrot bien sorti, tête très bien attachée, mouvements et allures sans reproches. Ensemble magnifique.

Il fut payé 600 guinées à 2 ans.

Aujourd'hui il est estimé 1000 guinées (26,000 fr.) mais pas à vendre.

Étalon de 4 ans (chev. d'attelage), 1<sup>m</sup>70, bai marron. Très beau cheval comme lignes et comme action.

Étalon de 6 ans (chev. d'agriculture), 1<sup>m</sup>70, bai, 2 balsanes et pelotte en tête, très beau cheval dans ses proportions et dans ses mouvements,

laissant quelque chose à désirer à la corne des pieds de devant.

*Young Samson*, 6 ans (cheval d'attelage), bai clair truité, 2 balsanes du même côté, 1<sup>m</sup>75, présentant sous les formes les plus régulières et les plus élégantes toutes les marques d'une force et d'une vigueur extraordinaires. Membres courts, larges et forts, garnis à leur partie inférieure d'un long poil soyeux (1), c'est un splendide trotteur. Il s'est fait toujours remarquer au point de vue de la perfection de ses produits. Il est fils du célèbre cheval *Samson* qui remporta le 1<sup>r</sup> prix à Royston en 1870 et qui présente un pédigré des plus remarquables.

1<sup>r</sup> prix : (champion prize) à Liverpool ;

1<sup>r</sup> » ( » » ) à Bath ;

1<sup>r</sup> » ( » » ) International ;

1<sup>r</sup> » ( » » ) à Cambridge.

Il dessert un nombre limité de juments au prix de £ 5, 5 sh.

On a offert à la dernière exposition pour *Young Samson* 1500 guinées (fr. 39,000) qui ont été refusées.

Nous terminons par la mention de ce remarquable cheval de la forte race l'énumération des chevaux de gros trait.

L'établissement possède un étalon de pur sang pour le service des poulinières de demi-sang.

---

(1) Traduction du texte anglais d'une notice sur *Young Samson*.

Il y a en outre 6 poulains et pouliches de 6 mois qui se distinguent autant par leur forme que par leur origine, dont :

- 1 par Lord Clifton,
  - 1 » Baron of Child,
  - 1 » Speculum,
  - 1 » Macaroni,
  - 1 » Lecturer ;
- puis 3 produits de 2 ans et  
5 Poulinières, dont :
- 1 par Macaroni,
  - 1 » Macaroni et la mère par Wilddearell,
  - 1 » Huricane et Lifeboat,
  - 1 » Salute et Musketeer,

la plupart sont suitées.

Après avoir terminé la visite de la ferme, le capitaine Heaton nous offrit de parcourir les jardins et les serres du château ; nous acceptâmes avec reconnaissance. Le château de Lord Ellesmere est l'une des merveilles de l'Angleterre. Placées sur une haute colline au milieu de jardins tenus avec un soin et une propreté que l'on ne trouve que dans ce pays, les constructions en style ogival occupent une étendue considérable et, sur la terrasse, on jouit d'une des plus belles vues qu'il soit possible d'imaginer. Le château de Worsley recevait autrefois très fréquemment la visite du prince Albert qui était intimement lié avec le père du Lord actuel. Dans notre promenade à travers le parc nous avons rencontré les jeunes enfants du comte. Les deux aînés, à peine âgés de cinq et six

ans, étaient à cheval sur des poneys ; les deux plus jeunes étaient couchés dans des bâts, portés par un poney conduit à la main.

A cinq heures et demie nous prenions congé du capitaine Heaton en le remerciant avec effusion de l'obligeance qu'il avait eue pour nous pendant toute cette journée et en le priant de vouloir bien transmettre à Lord Ellesmere l'expression de notre plus vive reconnaissance.

Nous rentrions à Manchester à sept heures, et à sept heures quarante-cinq minutes nous étions en route pour Lancaster où nous arrivâmes à dix heures du soir.

Nous avons traversé l'Angleterre dans toute sa largeur de l'est à l'ouest en passant par Leeds, une des villes les plus importantes au point de vue industriel. Nous étions aux bords de la mer. Le jeudi, 6 septembre, à neuf heures du matin, nous quittâmes Lancaster pour Cark. Ce trajet qui n'est que de quelques lieues a été le plus pittoresque et le plus agréable de tout notre voyage. D'un côté du chemin de fer notre vue s'étendait sur la mer, de l'autre nous avions devant nous des montagnes couvertes d'une luxuriante verdure au milieu de laquelle se dessinaient des villas nombreuses habitées par les grands industriels et les négociants des villes voisines. Winnington, Arkholm, Carnforth, Arnside et Grange sont de petites villes que nous traversons et qui sont célèbres par la beauté de leurs sites et la salubrité de leur climat. On y trouve des



plantes en plein air que l'on ne peut pas conserver chez nous. Les myrtes, les lauriers roses y atteignent des hauteurs prodigieuses et les fuchsias y sont cultivés comme des arbres de haute futaie. Grange surtout est appelée par les Anglais « *Torquay of the North.* » A notre arrivée à Cark, les équipages du duc de Devonshire nous attendaient à la station pour nous conduire à la ferme du noble Lord. En l'absence de son intendant général nous fûmes reçus par son secrétaire, qui se mit à notre disposition de la meilleure grâce du monde.

L'exploitation agricole du duc de Devonshire occupe une étendue de mille acres ou environ 500 hectares dont les deux tiers sont en pâturages. Le noble Lord s'applique surtout à l'amélioration de la race de shorthorns au point de vue de la production du lait. Parmi ces trois cents têtes de bétail qui se trouvent dans la ferme, il n'en est pas une qui n'ait un très beau pédigré et une grande valeur. Il y a là une fortune immense consacrée au progrès de l'agriculture. Les ventes de bétail du duc de Devonshire ont une réputation européenne. Le vieux Lord, âgé de plus de soixante dix ans, trouve une grande satisfaction à s'occuper de tout ce qui se rapporte à l'industrie agricole et pendant toute la période qu'il passe annuellement à Holker Hall, il n'y a pas de jour qu'il ne visite ses fermes et ses jardins, s'entretenant tantôt avec un ouvrier, tantôt avec un fermier de ses vastes domaines, encourageant les

uns, donnant des conseils aux autres et trouvant pour tout le monde un mot aimable. Une grande partie des ouvriers qui sont au service du duc habitent sur le domaine dans de jolis *cottages* entourés d'un jardin très coquettement entretenu. Ces habitations, dont l'intérieur est très habilement disposé, coûtent environ quatre mille francs chacune, et l'ouvrier qui gagne une livre ou 25 fr. par semaine, paie un loyer de quatre shellings ou cinq francs par mois. Ces grands seigneurs anglais devraient être pris pour modèles par nos riches propriétaires du continent, qui trop souvent croiraient s'amoindrir en s'occupant d'une industrie bonne tout au plus, d'après eux, à faire vivre dans la misère leurs paysans et leurs fermiers. On nous a dit que le Duc de Devonshire payait chaque année plus de six mille livres (150,000 francs) pour soutenir et faire progresser l'enseignement supérieur de l'agriculture en Angleterre. Et en Belgique on a décidé, il y a à peine quelques mois, que l'enseignement supérieur de l'agriculture ne méritait pas une place dans le programme des cours des universités de l'Etat! Du reste, tout dénote en Angleterre que l'agriculture y est en grand honneur. Dans les stations des chemins de fer on vend des quantités de brochures traitant de sujets agricoles. Nous avons trouvé aux bibliothèques de plusieurs d'entr'elles des traités sur les engrais chimiques, sur l'élève du cheval, du mouton et du porc. Nous y avons acheté un petit livre, intitulé « *The amateur's*

*and cottager's cow*, » qui contient des renseignements très utiles et que nous traduirons peut être un jour.

Après avoir passé en revue le bétail de Holker Hall, dont la production en lait des bonnes vaches était égale, si pas supérieure, à celle indiquée par M. W. Carrington, il nous resta à peine assez de temps pour traverser le parc, où nous vîmes des troupeaux de daims bondir à notre approche et se lancer sous la feuillée. Nous avons encore à jeter un regard sur les jardins et les serres. Un de nos compagnons appela notre attention sur des *Araucaria imbricata*, d'une hauteur de vingt mètres et qui mesuraient, à 50 centimètres du sol, une circonférence de un mètre 71 centimètres. C'étaient des arbres gigantesques auxquels il ne manquait aucune branche, et il est douteux qu'il en existe de plus forts et de plus beaux en Europe. Un *Criptomeria Japonica*, placé à peu de distance des bâtiments, avait une hauteur considérable. Dans les serres à vignes nous avons trouvé en abondance ces grosses et longues grappes de raisins dont nous avons admiré quelques spécimens à la dernière grande exposition de fruits qui a eu lieu à Gand en 1875.

De la terrasse du château la vue s'étend au loin sur la pleine mer. On dit que les collections de tableaux qui sont réunies à Holker Hall ont une grande valeur. Nous n'avions pas le temps de les visiter. Il était près d'une heure. Les voitures du duc nous attendaient. Nous devons

rentrer à Cark pour prendre à deux heures le train qui devait nous conduire à Northallerton, où nous arrivâmes à neuf heures du soir.

Il nous restait à voir le lendemain la ferme de M. Th. Booth que M. Jenkins avait réservée avec intention pour notre dernière visite.

Le vendredi, 7 septembre, à huit heures du matin, M. Booth nous fit prendre à notre hôtel à Northallerton pour nous mener à Warlaby qui n'en était guère éloigné de plus de deux milles.

M. Th. Booth passe pour le plus célèbre éleveur de shorthorns de l'Angleterre. Située au milieu d'un pays des plus fertiles, sa ferme a une étendue de plus de 400 hectares. Son grand père, contemporain des frères Collings, acheta en 1802 son premier veau pour 25 francs. En 1834, son père vendit un jeune taureau de six mois pour 2500 francs et M. Booth, lui-même, dans la dernière vente publique qui eut lieu sur sa ferme en 1875, obtint un prix moyen de mille livres ou 25,000 fr. par tête de bétail exposé en vente.

M. Th. Booth nous reçut avec la plus grande cordialité.

Il nous présenta son ami, M. Wilson, un des directeurs de la Société royale d'agriculture de l'Angleterre, et son frère, aussi très grand éleveur de bétail. Notre entrevue avec MM. Booth et leur ami a été la plus intéressante de notre voyage.

M. Th. Booth nous fit observer tout d'abord, comme l'avait fait M. Wallis, qu'il y avait deux variétés bien distinctes dans la race de Durham,

l'une créée spécialement pour la production de la viande, l'autre plus particulièrement destinée à la production du lait. Je m'occupe de l'une et de l'autre variété, ajouta-t-il; je vous montrerai des vaches qui donnent jusqu'à trente litres de lait pendant plusieurs mois; mais c'est surtout de la formation de plus en plus parfaite des animaux producteurs de viande qu'on s'est occupé dans ma famille et, dans mon troupeau de bêtes à cornes, qui compte plus de quatre cents têtes, vous n'en trouverez pas une, dans les deux variétés, qui n'ait un pédigré qui remonte à cinquante ans au moins.

Nous arrivâmes à une prairie où se trouvaient réunies les plus belles vaches. M. Th. Booth en fit avancer une. Celle-ci, nous dit-il, est une des plus précieuses de ma collection pour la production de la viande; tous ceux qui s'occupent d'agriculture en Angleterre connaissent *Lady Fanny*. C'est une vache parfaite, âgée de cinq ans; qui, en vente publique, rapporterait de deux à trois mille livres (50 à 75 mille francs). Remarquez la tête busquée, c'est un signe de force. La corne blanche d'ivoire, légèrement teintée de jaune se termine par des bouts noirs, tout le monde vous dira ici que c'est un signe particulier aux animaux de ma ferme. Autrefois tous les efforts des éleveurs tendaient à augmenter le poids de l'animal du côté des hanches. Les Américains, qui sont nos principaux acheteurs, nous ont fait observer que nos bêtes avaient une marche difficile

et ne résistaient pas dans leur pays où elles avaient à parcourir de grandes distances. Depuis lors nous cherchons à développer l'épaule et à lui donner une largeur aussi grande que possible. L'épaule de *Lady Fanny* a un développement de 60 centimètres. La tête est large dans la région du frontal et s'amincit vers le muffle; le cou est raccourci, léger; l'épaule droite, épaisse, s'unit avec le cou presque sans aucune saillie des os; la poitrine haute, profonde et large, descend jusqu'aux genoux, se projette en avant, perpendiculairement au point d'attache du cou et de la tête. Le garrot, doublé, forme avec le dos et les reins une surface droite, horizontale, qui, développée sur les côtés par la forte courbure des côtes et la dimension extraordinaire des hanches et du bassin, offre l'aspect d'une table en carré long. Un animal parfait d'après M. Th. Booth, doit avoir la même distance entre les hanches, depuis la hanche jusqu'au bas des flancs et depuis la hanche jusqu'à la naissance de la queue. Cette distance pour la splendide vache que nous avons devant nous était de 75 centimètres. *Lady Fanny* est maigre maintenant. Elle a donné, il y a trois mois, un veau que vous verrez tantôt; la masse du corps est profonde, près de terre, la chair descend jusqu'aux genoux et aux jarrets. Elle ne reçoit que l'herbe qu'elle broute. Si je le voulais, en trois mois au plus, je la porterais à un état d'embonpoint tel que toutes les saillies des os seraient recouvertes, et que le corps pré-

senterait de nombreuses couches de chair sur le sternum, les épaules, le dos, les côtés, les hanches et la queue.

Par le développement des principaux organes de la vie, on a stimulé l'énergie des forces vitales; l'animal y a puisé la santé, la faculté de s'assimiler promptement et complètement la nourriture; de là sa précocité; les génisses de M. Th. Booth reçoivent le taureau à 14 mois et sont plus fortes et mieux formées que nos génisses de trois ans; par le développement des parties du corps qui constituent la meilleure viande, on en a augmenté la quantité et la qualité, et conséquemment la valeur des animaux; par le même développement et par la diminution des os, des déchets, on a, pour ainsi dire supprimé, autant que faire se pouvait, toutes les parties inutiles, qui s'alimentaient au détriment des bonnes, sans être nécessaires à l'organisme.

Pour arriver à ces résultats, M. Th. Booth et ses ancêtres ont surtout employé le système d'accouplement *in and in*, et, en effet, les généalogies de ses animaux les plus renommés le démontrent. Sur l'observation de quelqu'un de nous qu'on avait prétendu en Belgique que la viande des bêtes bovines de Durham était moins bonne que la viande du bétail d'autres races, M. Th. Booth répondit que les shorthorns avaient aussi eu autrefois leurs détracteurs en Angleterre, qu'à cette époque on avait fait à plusieurs reprises l'expérience comparée de la viande des bœufs de Dur-

ham avec celle des bœufs des autres races et que, dans les mêmes conditions, les premiers n'ont jamais été déclarés inférieurs aux seconds ni pour la quantité proportionnelle du suif ni pour la qualité de la viande. Du reste, ajouta M. Th. Booth, vous aurez l'occasion d'en juger vous-mêmes, si vous voulez bien accepter tantôt le *luncheon* que je me permettrai de vous offrir.

M. Th. Booth fit avancer alors une autre vache. Celle-ci, dit-il, est une de mes bonnes vaches laitières. Elle donne, après le vélage, jusqu'à huit gallons de lait (36 litres) et cette production extraordinaire se prolonge quelquefois pendant trois mois. Il faut à peine 22 litres de son lait pour un kilo de beurre. Cette vache rappelait davantage, comme nous l'avons dit dans un autre écrit, le type primitif, elle avait une conformation moins flatteuse que les vaches de la catégorie précédente; ses veaux, tout en croissant autant et aussi vite que les autres, plaisent moins aux acheteurs. Il arrive très-souvent, ajouta M. Th. Booth, que des étrangers qui sont envoyés en Angleterre par leur gouvernement, se laissent séduire par la conformation des taureaux shorthorns pour la production de la viande, et il en résulte qu'on connaît peu la variété des vaches durhams bonnes laitières. Après nous avoir fait observer le développement des glandes mammaires, et la largeur de l'écusson, M. Th. Booth appela notre attention sur un point que nous ne connaissions guère et auquel il attachait une certaine importance.



Remarquez, dit-il, la distance qu'il existe entre les yeux et le muffle, vous pouvez être certain que plus cette distance est grande plus la production laitière sera considérable. C'est une présomption qui pour moi est une certitude.

A Warlaby, chez M. Th. Booth, les herbages nous ont paru divisés en trois classes : herbages de vallée de qualité médiocre ; herbages en côte reposant sur l'argile, meilleurs ; pâtures rapprochées des étables, en sol compacte et argileux, garnies d'une herbe épaisse et longue de bonne qualité. Les vaches à lait étaient dans les pâtures les plus proches ; elles étaient relativement maigres ; mais M. Booth les préfère dans cet état pendant qu'elles donnent du lait. Les génisses paissaient les herbages en côte ; elles étaient en condition parfaite. On réservait les herbes de la vallée aux bœufs, aux vaches à engraisser, etc. ; chaque troupeau changeait de pâturage tous les jours. En hiver les vaches et les génisses rentraient dans les *straw-yards*, cours spacieuses entourées de hangars, sous lesquelles elles pouvaient s'abriter et où on leur donnait du foin et des turneps. Les veaux étaient nourris au sceau, les femelles attachées dans des étables et ayant chacune leur stalle, les mâles en liberté dans des boxes. Tous les veaux buvaient du lait pendant quatre mois ; les femelles allaient à l'herbe ou consommaient du foin et des turneps ; les taureaux avaient de l'herbe ou du foin avec du tourteau de coton, dont on augmentait la quantité suivant l'appétit ou la croissance.

Inutile d'ajouter que, bien avant le sevrage, ces animaux recevaient une partie de ces aliments, aussitôt qu'ils étaient en état de les consommer. M. Th. Booth élève tous ses veaux, il conserve ceux qui ont toutes les qualités requises dans l'une ou dans l'autre variété. Les animaux défectueux sont engraisés pour être livrés à la boucherie. Les taureaux qu'il veut conserver sont nourris aux tourteaux et généralement élevés en liberté dans leurs boxes jusqu'à douze ou quatorze mois. A cet âge ils commencent la monte, et on les promène tous les jours pour qu'ils ne deviennent pas trop lourds ou impropres. Il y avait à Warlaby une quarantaine de taureaux de divers âges, depuis douze mois jusqu'à dix et douze ans. Tous avaient le nez muni d'anneaux et portaient la trace de sétons que l'on a l'habitude de leur faire appliquer dès l'âge d'un ou de deux mois et de leur laisser jusqu'à dix ou douze mois, pour prévenir les maladies violentes, endémiques dans la localité et surtout celles connues sous le nom de *blackquarter*. Ces animaux sont loués chaque année, en séance publique et au plus offrant, pour quatre mois de saillie, de septembre jusqu'à la fin de décembre. Le prix ordinaire de ces locations est de cinq mille francs, outre l'entretien d'un vacher et la nourriture de l'animal. Le principal taureau de M. Th. Booth avait été placé, pendant les deux dernières années, à la vacherie de la reine à Windsor, au prix de 350 livres ou 8,750 fr. par an.

Depuis l'origine, c'est-à-dire depuis 1822, les animaux de M. Th. Booth sont inscrits au *General short horned herd book*, ou livre général des vacheries courtes cornes, contenant les généalogies des taureaux et des vaches courtes cornes de la race améliorée de Durham. C'est dans ce livre qu'on peut aujourd'hui vérifier la descendance des animaux, et trouver les documents propres à éclairer sur leur mérite pour la reproduction. Il n'y a pas un éleveur qui n'ait compris que la garantie du sang contribuait à accroître la valeur de ses animaux et à inspirer de la confiance aux acheteurs. Ce fait est tellement vrai que la seule inscription d'un animal de Durham au *Hert book*, si cet animal est bien conformé et a une bonne généalogie, lui donne une valeur qui justifie ces prix de convention que nous avons rapportés plus haut.

Nous voyons souvent ici, continue M. Th. Booth, des délégués étrangers de l'agriculture, se préoccupant fort peu de la généalogie des reproducteurs, s'adresser à des commissionnaires qui parcourent les marchés publics et ramassent un bétail sans distinction aucune. Ces animaux, quelque soit leur prix ne valent pas ce qu'on les paie. Ce n'est pas ainsi qu'on parviendra jamais à améliorer le bétail. Pour arriver à un résultat sérieux, il faut acquérir des taureaux ayant un bon pédigré, parce que seuls ils transmettent toujours à leurs descendants les qualités qui les distinguent. On ne les trouve pas, à un moment donné, mais il faut procéder avec patience et

s'adresser aux personnes qui ont donné des preuves d'habileté dans l'art si difficile d'élever le bétail.

D'après M. Th. Booth les jeunes reproducteurs ayant une généalogie bien tracée se paient en Angleterre de 80 à 100 livres (2000 à 2500 fr.), quand ils sont arrivés à l'âge de huit et dix mois.

Ces explications nous étaient fournies tantôt par M. Booth, tantôt par son frère, tantôt par M. Wilson, pendant que nous traversions une partie de la propriété de Warlaby. Arrivés à la maison de M. Th. Booth, nous fûmes recus dans un des salons dont les fenêtres donnaient sur un splendide jardin du côté opposé de la ferme, et la gracieuse hospitalité de M. Booth, nous permit une fois de plus de juger de l'erreur de ceux qui prétendent que la viande des bêtes de Durham n'est pas meilleure que celle de tout autre bétail.

Nous remerciâmes avec effusion MM. Booth et leur ami pour tous les renseignements qu'ils avaient bien voulu nous fournir, et chacun de nous exprima l'espoir de les revoir un jour en Belgique. Avant de quitter Warlaby M. Th. Booth nous pria d'accepter un souvenir de notre visite, et remit à chacun de nous une belle gravure représentant *Lady Fragrant*, la vache la plus distinguée de ses étables.

Nous venions de passer la journée la plus intéressante et la plus instructive de notre excursion agricole, celle qui devait clôturer la série de nos visites. Après avoir renouvelé encore l'expression de notre gratitude pour l'accueil sympathique et

cordial que nous avons reçu, nous primes congé de notre hôte qui nous fit reconduire à la station de Northallerton. Nous quittâmes cette ville à deux heures de l'après midi pour arriver à Londres à neuf heures du soir. Nous avons fait en sept heures environ quatre vingt dix lieues de chemin.

Ainsi se termina un voyage dont nous avons tous eu lieu d'être particulièrement satisfaits.

Si notre excursion n'avait eu un but déterminé, nous nous étendrions davantage ici sur différents points de l'exploitation agricole anglaise qui ont particulièrement attiré notre attention. Nous devons nous borner à dire que dans toutes les fermes que nous avons visitées, la culture est la plus intensive possible; l'assolement alterne que les Anglais désignent par ces mots : *green crop and white crop* y est généralement suivi. Les bâtiments de ferme sont d'une simplicité que nous ne connaissons pas ici. Les étables sont bien aérées, propres et construites de la manière la plus économique. Les fermes n'ont pas de grange. Les blés sont mis en meules et battus le plus vite possible pour être conservés plus ou moins longtemps dans les greniers situés la plupart du temps au-dessus de l'habitation. Les prairies sont soignées en Angleterre d'une manière toute particulière. Une production abondante de l'herbe est une des conditions essentielles de la prospérité de la ferme. Le superphosphate de chaux et le nitrate de soude sont les principaux suppléments

aux engrais pailleux que l'on produit en abondance.

Les faits que nous avons rapportés ont un tel caractère d'authenticité que personne ne sera probablement tenté de les révoquer en doute. Ce voyage nous permet aujourd'hui d'établir avec maturité et confiance les assertions suivantes :

1° Que la race de Durham se compose de deux variétés bien distinctes et qu'il ne faut pas confondre : l'une pour la production du lait, l'autre pour la production de la viande ;

2° Que dans l'une comme dans l'autre variété, les animaux de la race pure, mâles et femelles, sont en général supérieurs à toutes les autres races ;

3° Qu'ils sont très-précoces, aptes, quoiqu'à un degré différent, à l'engraissement à tout âge et remarquablement conformés pour ce but ;

4° Que la race de Durham avec un bon pédigré, pas autrement, est une race essentiellement propre à transmettre ses qualités aux autres races ;

5° Qu'enfin cette race mérite d'être élevée avec soin et propagée activement non pas seulement pour sa propre multiplication, mais dans le but d'opérer, à l'aide de croisements, à différents degrés, le développement de facultés qui ne sont pas suffisamment développées dans notre race indigène.

*Le Président de la Société agricole  
de la Flandre Orientale,*

AUG. LIPPENS.

*Le Secrétaire,*  
L. TYDGADT.

